

TOSIGO ARDENTO  
(trad. François-Michel Durazzo)

Para  
María del Carmen Marí:  
...The nobleness of life  
Is to do thus *Embracing*: when such a mutual pair  
And such a twain can do 't, in which I bind,  
On pain of punishment, the world to weet  
We stand up peerless.

WILLIAM SHAKESPEARE

*Exim Annaei Lucani caedem imperat is profluente sanguine ubi frigescere pedes manusque  
et paulatim ab extremis cedere spiritum fervido adhuc et compote mentis pectore intellegit,  
recordatus carmen a se compositum, quo vulneratum militem per eius modi mortis  
imaginem obisse tradiderat, versus ipsos rettulit, eaque illi suprema vox fuit.*

TACITE

I

Sortant du brouillard dans la froideur

d'une mer triste se détachent  
indécises les stations balnéaires.  
Les longues promenades de planches  
semblent se perdre dans un miroir  
embué

Des fauteuils esseulés des parasols à la dérive. Et  
tu écoutes  
le bris de lames  
anciennes.

La proue d'une barque  
se balance solennelle dans la blancheur. Souviens-toi de la vieille  
automobile de ma grand-mère – C'est une fin d'été, les  
premiers froids, au crépuscule ; des hommes  
à l'aide de panneaux aveuglent les portes et les fenêtres  
la grande maison de vacances. Et la voiture, noire, immense,  
splendide, comme une embarcation  
funèbre – silence de photographie : Nous montons  
tous. Je vois la plage s'éloigner  
depuis la vitre le vent agite les palmiers.

Cependant

je vieillis. Des  
filles se promènent  
sur le sable pieds nus, elles protègent  
leur cou enroulant leurs bras  
autour de leur chandail. Je les entends  
rire. Leurs visages  
se perdent dans le brouillard. Les vagues se brisent  
lentement. Comme de lisses  
animaux moribonds  
les échelles crissent.

On entend

mêlée à la rumeur des flots  
la musique de lointains  
haut-parleurs, d'une piste  
d'autos tamponneuses.

Des terrasses  
de plages solitaires,  
un verre dans la main.

Toujours tu fus  
nocturne. C'est pourquoi tu aimes  
Istanbul la somptueuse, et tu aimes Venise,  
et le petit matin à New York, les voitures  
de police sous la pluie.

Oui,

Souviens-toi : l'Atlantique dans la solitude des môles,  
le clapotis contre les piliers agite l'eau  
des cadavres de rats, les  
lumières  
fantomatiques  
d'un transatlantique, quelqu'un passe

sur le sol humide, avec  
des bottes de pluie, dans le silence  
gelé, au fond  
d'énormes portes métalliques,

comme à présent se perdent

sur la mer calme  
les stations balnéaires détruites,

leurs larges promenades pleines de mystère.

Des dames phosphorescentes passent lentement. Les mouettes  
passent de l'autre côté du  
brouillard. Les pieds de la table  
cloués dans le sable,  
brisent des coquillages. Le

Monde s'effondre. Ah !

merveilleux. Nous assisterons à une chute mémorable.  
En la contemplant, assure ton geste, donne  
un  
pourboire.

Comme l'eût fait cet  
enfant qui partait dans l'automobile de ta grand-mère,  
en voyant s'éloigner la plage  
et les palmiers qui brillaient dans le vent. Laisse

s'écouler la nuit, bois,  
écoute  
la mer qui  
se brise  
contre les bains détruits.

Au-delà de ces eaux  
Alexandrie, Smyrne, le Rêve d'Alexandre, les ruelles  
sales  
de quelque port.

Et

Ecoute cette petite musique qui vient  
des haut-parleurs d'une piste  
d'autos.

Une vieille

et mielleuse et  
stupide  
chanson.

Une nuit, Piazza  
San Marco, contemplant  
sa splendeur,  
tu imaginas  
qu'elle serait le lieu  
idéal  
pour finir tes jours. Oui, la dernière bouteille,  
les petits orchestres  
avec leur musique, des Japonais qui passent et de splendides  
adolescentes,  
l'ombre d'Ezra Pound.

Oui, mais  
pas en Hiver, as-tu pensé,  
encore que ce serait plus honorable, mais  
une de ces  
nuits étonnantes de fin d'Eté  
parmi des centaines de touristes, une valse musette,  
ta mémoire est semblable au lit d'une putain. Et, toi,

ne faisant plus qu'un avec la grandeur  
de la Piazza,  
sous l'effet progressif des somnifères,  
tu verrais peu à peu s'effacer les colonnes, les coupoles  
de la Basilique, tandis que dans ton cerveau s'éteindrait  
la musique, les voix. Peut-être  
reverrais-tu, Les  
Ménines, The Winter's Tale, Maria Calas, en essayant  
de garder un port  
altier.

Tandis

que les palais s'estompent, l'eau  
pourrit leurs fondations, leurs pierres recouvertes  
de mousse.

Au nom de

Dieu, laisse donc ! Tous sont partis !

Et tu lèves

devant la splendeur de la Lune  
cette autre Lune de ton détachement.

Il y a des lumières dans le brouillard.  
Dans le lointain. Comme des perles.  
La mer passe sa langue. Il passe des femmes  
d'or et des automobiles  
fascinantes. Tu entends  
une chanson, l'une de celles qu'on appelle  
espagnoles. Les lumières d'une grande roue. Tu bois  
la dernière goutte.

Tu baiserais  
les lèvres de la mort.

Quelques couples  
s'étreignent, comme des fantômes  
dans le brouillard des promenades.

Tu ne possèdes

rien.

Ce sable  
que tu prends dans la main.

Il y eut un matin,

– les palais se reflétaient dans le Grand Canal  
comme des bijoux jetés sur un drap de soie –,

Je parcourais les salons  
d'un de ces palais.  
Il était plein de touristes,  
étonnés de son luxe ;  
un professeur – sans doute –  
monologuait devant quelques enfants  
devant une toile.  
Ils ne la regardaient  
plus comme si cela  
eût été le passé (avec moi-même  
que tant console cette beauté), mais  
comme les signes  
indéchiffrables d'un autre monde.

Je pensais que ces plafonds et ces peintures, ces  
meubles et ces objets  
précieux, ces parures, tout cela, un jour,  
avait été choisi par quelqu'un (quelqu'un dont nous pouvons  
à peine imaginer la vie)  
car c'était le décor naturel  
de son existence.

Nous déambulions dans un aquarium mort,  
morceaux d'un rêve abandonné  
sans aucun lien  
avec la vie.

Et je pensais aux Stanze  
du Vatican,  
créées pour le plaisir d'un grand Pape.  
Il aurait  
brisé son verre contre une fresque  
par une nuit délicieuse  
Et Raphaël eût de nouveau orné ce mur,  
peut-être mieux encore.

A présent cette beauté  
était quelque chose qu'on devait  
surveiller, protéger, gloire  
inimitable, étrange,

qui mourait  
dans les yeux  
d'êtres incapables de la concevoir.

Mais là serait sans doute  
ma chance. En voir la fin.  
Et comme cette beauté

la solitude de ma mémoire.

Et c'est pourquoi  
tu ne dois pas craindre  
la mort. Ne l'imagine  
pas même honorable,  
orgueilleuse, enchâssée  
dans ce joyau splendide  
de la Piazza.

Un jour peut t'emporter  
entre les tôles brûlées  
d'une voiture. Tu peux mourir seul dans un hôtel. Prends une poignée  
de sable. Il est humide. C'est comme prendre  
une trace dans la main. Ecoute

le clapotis de l'eau

contre les piliers.

Solennelles, abandonnées, dans le

brouillard,

flottent les stations balnéaires.

La rumeur de cette mer

qui se brise, obscure. Tu comprends

presque tout. Tu bois

sur fond de lumières auréolées dans le brouillard

d'une piste d'autos

tamponneuses. La Mort danse pour t'exciter

sur une piste de ciment une chanson

stupide. Il passe

des fillettes qui sont des abîmes.

Ah ! écoute. Ce sont les rames

des nef<sup>s</sup> achéennes. Ecoute

le zzzzzzzzzzz des mouettes

qui traversent

le brouillard.

Ciel de chair

humide.

Le monde s'arrête.

Dieux

du suicide.

Lune violente de Vivaldi.

## II

Si cela                   seul

était resté Si nous ne lisions pas

Homère  
Virgile, Tacite. Si aucune  
ruine n'était parvenue à nos yeux

il suffirait

de cette colonne,  
solitaire au bord du promontoire,

juste assez haut pour qu'un homme  
s'y repose et, contemplant le paysage  
à la fraîcheur des pins,  
laisse s'envoler ses pensées.

Colonne au soleil du soir  
immense de Sicile. Le passant  
s'arrête étonné.

Tout est folie hors de ce lieu.

Et nous entassâmes quelques bûches  
près d'elle, et nous fîmes un feu,  
et en regardant le feu nous bûmes du vin  
et le couchant comme un paon  
se ferma peu à peu lointain et solitaire  
au fond des eaux. Quelqu'un entonna  
des vers de l'Iliade, exaltant  
un défi et la valeur des hommes  
devant des portes sacrées.

Comme

elles réchauffaient  
le cœur comme  
revivaient  
l'émotion la plus ancienne,  
celle de la gloire, du sang et de la victoire.

Un chien  
qui descendait de la montagne  
s'approcha. Nous lui jetâmes  
un morceau  
de pain.

La colonne



se coupa dans la lumière  
d'une nuit grandiose qui montait.

Oui. Cette clarté.  
Décidée par quelqu'un  
contre le Destin lui-même.

Nous nous coucherons auprès d'elle,  
pour la regarder  
et lécher nos blessures.

et III

Shakespeare sauva de justesse  
sa  
tête. c'est quelque chose  
sur quoi nous devons  
réfléchir mesurer

soigneusement  
notre  
cou.

Ensuite

il voyage. Il convient  
(néanmoins) – tandis que discours  
comme un cyclorama  
le paysage – il convient  
de méditer beaucoup ce  
que Montaigne écrivit de la sottise :  
« Mon jugement  
ne se corrompt pas seulement  
à la main d'un maître si impétueux :

mais aussi  
ma conscience. »<sup>1</sup> Et

Oh, oui, Monde, Passe !  
Stendhal s'est assis à ce  
café.

(peut-être  
Stendhal ne s'est-il pas encore  
assis  
dans  
ce café) Je me souviens d'une nuit c'était l'Hiver la  
lune était une déesse solennelle.

Les portes du Florian  
brillaient  
comme des papillons d'or dans la brume.

J'étais en train de boire lentement  
quand entra un couple et derrière eux  
un chien.

Ils s'assirent  
sous une de ces peintures agréables  
de Casa et de Carlini. Un garçon  
arriva et servit du café, des pâtisseries.  
Il se retira. Et peu après  
il revint avec une écuelle  
d'argent, pleine d'eau  
et la disposa près du chien.

Cette splendeur ne s'improvise pas.  
Comme les yeux des petits cireurs  
d'Istanbul, comme la lèpre du Caire.  
Savoir que la fin d'un monde  
n'est rien que la vaine répétition  
de certaines mésaventures déjà connues,  
et jamais avec un intérêt supérieur à celui d'un service  
crépusculaire et parfait.

Bien.  
Shakespeare sauva de justesse sa  
tête. Ne l'oublie pas. C'est quelque chose que nous devons  
avoir toujours  
à l'esprit. Apprends  
à survivre. Jamais

---

<sup>1</sup> *Essais*, III, 8, "De l'art de conférer".

notre tête  
n'a eu  
une grande valeur.

Souviens-t'en

Souviens-t'en

tandis que passent les gondoles  
comme des lèvres de la Mort tandis que passe ta vie  
et que tu la reconnais en quelque  
fragment

des oiseaux  
passent le brouillard. La mer se brise  
contre les môles. Et  
rien ne signifie  
rien, l'histoire  
de la chair pourrie,

ah, et toi,

buveur solitaire

qui vois tout

ah, toi,  
qui sais la fin

Tu contemples

dans la lumière du crépuscule  
des façades sérénissimes, tu vois sur la Douane à Venise  
s'éteindre l'or  
du monde, la Fortune soudain tranquille  
dans le silence des vents, tu vois

la ville s'enfoncer

tu as vu le temps des eaux.  
Et ce que tu aimais, tu respectais, flotte  
comme des débris dans la houle.

Pense à Shakespeare.

Souviens-toi comme est belle cette Piazza  
pour mourir.  
Sans connaître personne. Une de ces magnifiques  
nuits d'été, les orchestres jouent tout

est plein de gens

inconnus. Quelques somnifères.  
Et de l'alcool.

Tandis que la lune passe  
et que tu vois s'évanouir la beauté.

Plus tard, on dirait : un  
étranger, oui, le cœur peut-être. Avant de faire ton autopsie.

Que trouveront-ils.

Des rues aveuglent le voyageur des visages  
de femmes

La

nuit est une folie. Elle a  
un éclat de miroirs. Tu sens  
comme l'alcool fait un  
avec ton corps,  
te rend parfait comme un vers de Virgile.

Tous

ceux que je fus sont  
morts durant des nuits  
semblables. Tu bois  
jusqu'à la dernière  
goutte, tu sors, tu sens le froid sur ton  
visage, un taxi passe

Puis il y a le désert. Rimbaud le traversa.  
Oui, Rimbaud, cet atroce malade.  
Il défendait  
sa ceinture cousue d'or.

Je le revois, en entrant au Jeu  
de Paume, dans la petite salle  
à gauche, sur la toile  
de Fantin-Latour. Ah, une  
de ces nuits orgueilleuses,  
avec les amis, à boire, rêver  
de gloire, à côté de Verlaine,  
Lune de ces cieux.  
Ah, le vers qui serait éternel.

Il a les yeux dans le vague. Peut-être est-ce la nuit  
du célèbre « Merde  
à la Poésie ».

Il pose, je crois. Il sait  
que d'autres comme lui visiteront ce portrait  
avec le temps.

Verlaine brille.

Ce « Merde »  
lui semble encore  
croire en la Poésie. Lui l'a vue  
se perdre, tandis qu'il caresse une coupe verdâtre il l'a vue  
s'effacer dans la  
brume d'une impasse misérable, comme  
une  
putain qui  
se retire  
fatiguée.

Dans  
la nuit vitreuse

on boit.

Je pense  
à  
deux événements  
postérieurs :

Ernst Jünger  
contemple  
d'une fenêtre du Majestic  
Paris éteint. Quel que soit le vainqueur  
dans cette guerre qui

derrière les vitres embuées

s'est achevée.

Une tête  
qui avait élargi les limites  
de l'intelligence, la valeur, la tolérance,  
meurt. Dans un miroir  
plein de sang  
se contemple  
satisfait  
un indésirable. Temps

d'assassins, avait rêvé  
le jeune homme de la toile que je commente.

Et des années

plus tard, dans un petit village  
des Etats-Unis, un ex-soldat  
entre  
dans un snack, il prend deux carabines, un  
pistolet, il commence  
à tirer contre les gens, il ne  
sélectionne pas, il en tue  
vingt. Il cesse de tirer  
quand ça ne l'amuse plus.

Bien. Il ne faut pas  
mettre

les  
mains  
sur la tête.

C'est  
normal ça arrive.

Et peut-être que de tous  
ceux qui mangeaient là, seul l'assassin  
ait gardé en son cœur un peu de vie, peut-être était-il le seul  
avec lequel tu aurais pu t'asseoir  
pour prendre un verre.

La télévision donne l'information  
immédiatement. Nous avons pu voir les corps.

Temps

d'assassins.

Quand les lumières des avenues  
brillent comme un claquement sur les trottoirs mouillés.  
Et que passent de magnifiques  
voitures des dames  
aux regards  
imposants.

Le vent vient plein d'éclats de verres,  
il arrache des membres,  
des fétus obstruent les égouts,  
et à New York se montrent avec le jour qui pointe  
sortent la tête de  
trous sur les avenues  
des êtres aux yeux blancs et sans poil.

Ceux qui survivront.

Pas

Rimbaud, qui posa en les attendant.  
Ni Verlaine, ombre inouïe  
de la Lune.

Voyez les êtres albinos,  
habitués aux immondices,

leurs animaux froids.

C'est tout ce qui restera.

Cela.

Et la Sphinge.

Très souvent j'ai lu  
dans l'admirable VIE DE POMPEE  
sa mort. Et je me réfère  
à ces pages admirables.  
Mais j'insisterai sur une image :  
on coupa sa tête, la conservant  
pour acheter les faveurs  
de César, qui  
mépriserait l'offrande (et détournant  
le  
visage, il pleura,  
dit Plutarque).  
Le corps fut jeté dans un marais ;  
son affranchi, Philippe, lava ses restes dans la mer  
et avec les planches d'une barque  
il érigea son bûcher funèbre.

Alors quelqu'un s'approcha,  
quelqu'un qui jeune avait été  
soldat dans les légions de Pompée,  
et au nom de cette gloire il veilla sur le feu  
jusqu'à ce que le plus grand des capitaines  
ne fût plus que cendre.

Peut-être ces vers  
répètent-ils ce geste,

et veillent-ils

un autre cadavre :  
celui de l'Art.

Car seules ces cendres.

Le matin a une clarté  
lunaire  
de désespoir.

Oui, écoute.  
Attention à ton cou.  
Shakespeare le



sauva

de  
justesse.

La nuit

est belle, divine.  
Et qu'importe  
si sombre  
une Civilisation.

## TOSIGO ARDENTO

### I

Lo Pagán, Septiembre de 1983;  
Venecia, Invierno de 1983-1984;  
Taormina, Enero de 1984;  
Milán –París, Febrero de 1984;  
Sevilla – Cartagena, Octubre de 1984.

### II

Roma (Villa Doria-Pamphili), Junio de 1982;  
Lo Pagán, Noviembre de 1983;  
Locarno, Enero de 1984;  
Cartagena, Marzo de 1984;  
Roma, Mayo –Cartagena, Julio de 1984.

### III

Cartagena, Diciembre de 1983;  
Lausanne, Enero de 1984;  
Sevilla, Abril de 1984;  
Cartagena, Agosto de 1984;  
New York, Invierno de 1985.